

A woman with wavy brown hair, wearing a light pink sleeveless dress, is sitting on a blue stadium seat. Her eyes are closed, and she has a serene expression. Her hands are clasped in her lap. The background consists of vertical green slats, possibly part of a stadium structure. The lighting is soft and directional, coming from the side, creating a contemplative mood.

GAËLLE PINGAULT

LES CŒURS  
IMPARFAITS

● Roman  
EYROLLES

**Barbara** est seule. Sa solitude a des allures de refuge ou de bastion, érigé dès l'enfance, pour tenir une mère imprévisible à distance. Quand le médecin de l'EHPAD « Les genêts » la convoque, ce passé qu'elle fuit la rattrape.

Médecin en fin de carrière, **Charles** s'ennuie. Coincé dans sa vie, coincé dans son couple, voilà où l'ont conduit des choix par défaut. L'intransigeance de Barbara le contraint à faire face à ses propres petites lâchetés.

**Lise** est aide-soignante. Elle s'impose une discipline rigoureuse, tente d'offrir aux résidents des Genêts des moments de partage arrachés à la cadence minutée des soins. Mais pour combien de temps ?

Barbara, Charles, et Lise... Dans l'histoire de chacun, des empêchements sont venus enrayer la possibilité d'aimer librement. Autour de Rose, la mère absente, ces cœurs imparfaits se rencontrent et inaugurent des voies possibles de consolation.

[www.editions-eyrolles.com](http://www.editions-eyrolles.com)  
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

Création Studio Eyrolles d'après © Mari Lezhava/Unsplash  
Portrait de l'auteure © Astrid di Crollanza  
© Éditions Eyrolles

Code éditeur : 057289  
ISBN : 978-2-212-57289-6

# **Les cœurs imparfaits**

Éditions Eyrolles  
61, bd Saint-Germain  
75240 Paris Cedex 05  
www.editions-eyrolles.com

Collection « Aparté »

Éditrice externe : Frédérique Martin

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2020  
ISBN : 978-2-212-57289-6  
Composé par Soft Office

GAËLLE PINGAULT

# Les cœurs imparfaits

● Roman  
**EYROLLES**



*À Vincent,  
parce que c'est un mec bien,  
et que c'est une raison suffisante.*





# 1

*ELLE est magnifique. Superbe. Belle à en couper le souffle. Il faudrait inventer des mots rien que pour elle, des mots nouveau-nés. Ceux qui existent ont déjà trop servi pour cette vie toute neuve.*

— *C'est une petite fille! déclare la sage-femme enthousiaste en déposant le nourrisson contre le flanc de sa maman.*

*Rose avait imaginé que, peut-être, elle pleurerait d'émotion. À d'autres moments, elle avait eu peur de ne rien ressentir. Montagnes russes de fin de grossesse. Finalement, c'est une joie infinie qui la traverse. Une exaltation folle – non, pas folle, elle déteste ce mot, incroyable, plutôt – qui s'empare d'elle. Elle a envie d'une danse tribale, physique et rythmée, ses pieds nus foulant le sol.*

— *Bonjour, Barbara, murmure Rose en se penchant sur l'enfant, bienvenue, ma jolie puce.*

*La petite n'a pas crié. Cela n'inquiète pas la sage-femme, elle dit que tout va bien, et que, non, tous les bébés ne pleurent pas à la naissance. Barbara a de grands yeux sombres, qui observent déjà autour d'elle. De bonnes joues, des cheveux noirs, fins et soyeux, avec deux mèches plus longues, bouclées. Elle est grande. Cinquante-deux centimètres, ce n'est pas rien. Grande et belle. Puisse ta destinée l'être aussi, pense sa mère.*

*Rose est émerveillée. Le premier jour à la maternité ressemble à un voyage en apesanteur. Le contraste est net et délectable, avec son interminable et parfois douloureuse fin de grossesse. Elle n'était pas folle, quoi qu'aient pu en penser certains, elle était juste lasse d'être grosse. Désormais elle sent à peine le sol sous ses pieds, elle a*

*l'impression de léviter. Elle marche pieds nus pour capter le maximum de sensations. Ce n'est pas très bien vu par le personnel, elle s'en fiche. Elle dort peu, mais ne se sent pas fatiguée. Elle écoute et suit les conseils, donne le bain, apprend à préparer les biberons. Tout a l'air facile. Tout est fluide. Rose est abasourdie par la douceur de la peau de sa fille, et par son odeur. Elle a le sentiment qu'elle reconnaîtrait les deux, même les yeux fermés. Rose est traversée par une puissance animale, instinctive, qu'elle n'a jamais ressentie. Et qui lui plaît.*

*La deuxième nuit, la petite pleure beaucoup, mais on avait prévenu la maman, c'est classique. Rose appelle l'infirmière, malgré tout. Elle est rassurante – vous savez, madame, un bébé qui pleure, c'est un bébé qui s'exprime. Au bout de quelques heures, elles s'endorment toutes les deux, Barbara lovée contre sa mère.*

*Rose aimerait que ce moment de calme et de douceur dure toute leur vie.*

## 2

DEPUIS son arrivée au bureau ce matin, Charles se demande de manière obsédante si le point mousse est vraiment plus facile que le jersey, ou si c'est juste une légende urbaine. Après tout, ça n'est pas plus crétin, comme façon de passer le temps, que d'arpenter le bureau de long en large, entre la porte et la fenêtre.

Charles l'avouerait sans difficulté, il n'est pas toujours passionné par son travail. Il y a dix ans, il n'aurait pas cru cette situation possible, mais aujourd'hui, c'est le cas. Et même, régulièrement, il s'ennuie, il s'emmerde, il trouve le temps long. Le poste n'est pas déshonorant, mais enfin ça sent furieusement l'écurie. La fin de carrière n'est plus très loin, elle le guette au coin du couloir. Ses grandes années de prestige et de surcharge de travail sont derrière lui. C'est évident pour lui depuis un bon moment, et ça l'est désormais devenu pour tout le monde. Au bureau, il pourrait avoir pour nom indien *Lucidité anticipatrice*.

Il a de beaux restes. Mais ce ne sont jamais que des restes. Ici, il se contente de jouer un peu les prolongations, sans réel enjeu. Le match est plié depuis longtemps. Et ce genre de partie se termine toujours sur le même score : Vie active 0 – Retraite 1.

Il a accepté ce poste de médecin coordonnateur d'EHPAD en toute connaissance de cause. Il n'en attendait rien de bien folichon, comparé à l'adrénaline des grands colloques où il intervenait et où il était applaudi par la profession. Mais il était temps de laisser place au renouvellement, à la tête du prestigieux service de neurologie qu'il dirigeait. Il est doté d'une grande quantité

de dignité et d'éthique. Et en médecine, la dignité et l'éthique interdisent formellement de s'agripper à une place que *Plus-jeune-et-plus-brillant-que-soi* (du nom indien de son successeur neurologue) peut désormais mieux occuper et faire évoluer. Alors quand le poste s'est présenté, au sein de cette maison de retraite, il l'a pris. Un poste sans grand prestige, mais comprenant malgré tout quelques défis. Même s'il connaît bien les pathologies du vieillissement, Charles n'est pas gériatre de formation. Il allait devoir le devenir sur le tas et il aimait cette idée.

Il se doutait qu'il allait pas mal s'ennuyer. Et il en a eu très vite la confirmation. Nette et sans bavures. Pourtant, il reste discret sur le sujet. Ses commentaires seraient mal interprétés, sans doute pris pour de la condescendance. Son ennui n'est pas factuel, Charles a plein de boulot. C'est un ennui intellectuel. Il n'est plus confronté aux complexités passionnantes de la neurologie. Un soin d'escarre n'a pas grand-chose à voir avec une chirurgie éveillée du cerveau, il en est le premier désolé, mais c'est une réalité. Il n'est pas malheureux à l'EHPAD. C'est juste qu'il a été habitué à une tout autre pression, qui parfois lui pesait, mais qui aujourd'hui lui manque. Il se découvre versatile. Il n'y a pas d'âge pour les grandes prises de conscience.

Son côté philosophe a d'emblée avancé qu'il y avait plus grave. Pour s'ennuyer, il faut avoir le luxe d'être en vie. L'emmerdement est donc un privilège. Son côté taquin a clamé qu'au pire, il se mettrait au tricot. Point mousse, ou jersey donc, il commencerait par le plus facile. Voire, il apprendrait les deux dans la foulée – pourquoi pas ? Soyons fous. Tricoter pour ses petits-enfants, même s'il n'en a pas encore, c'est une belle idée. Ou pour lui, tiens, allez. Pourquoi un grand ponte de neuro ne tricoterait-il pas ? Rien que pour voir la tête de certains, ce serait à tenter. De manière bien visible et bien flagrante, à la pause-café, ou en réunion, ça devrait avoir son charme.

Au-delà de tout, il a d'emblée trouvé amusant d'attendre la retraite dans un EHPAD. Il sera aux premières loges pour

décrocher une belle piaule le jour où il atteindra la limite d'âge. Paf, directement du bureau du médecin au lit de la 45, du restaurant du personnel au repas mixé, des réunions d'équipe aux redifs de l'inspecteur Derrick. *Lucidité anticipatrice*, mentionnait-il précédemment. Elle est pas belle, sa vie ?

Il a, depuis toujours, un côté potache un peu con. Éliane, sa femme, a sur ce sujet un comportement paradoxal. Il lui est arrivé d'en rire, mais depuis le premier jour, elle ne cesse de répéter qu'il serait temps que l'humour bête lui passe. Une affirmation de plus en plus pincée, au fil des années, d'ailleurs. Il se demande encore si c'est une simple formule ou si elle le pense vraiment.

Comme si on était obligé de devenir sinistre avec les années.

Comme si les facéties n'étaient autorisées qu'en dessous d'un certain nombre de cheveux blancs et de rides.

Comme si l'âge impliquait d'être sérieux, raisonnable et plan-plan.

Comme si l'âge impliquait d'être vieux.

Conneries.

Il a eu des cheveux blancs trop tôt pour se ranger dès qu'ils sont apparus, et il a décidé depuis longtemps de laisser ses ambiguïtés à sa femme. De toute façon, être ambiguë est devenu, au fil du temps, un genre de seconde nature chez elle.

Alors voilà, maintenant, pour appeler un chat un chat, il se fait un peu chier, mais puisque ça semble inévitable, et quasiment pour la bonne cause, il l'accepte, tout en envisageant donc de se mettre au tricot. L'état des lieux n'est pas si catastrophique.

Il est connu pour être plutôt délicat et empathique, ce qui est loin d'être le cas de l'ensemble du corps médical, hélas. Lui, on lui concède un petit truc en plus. Il est *humain*, murmure-t-on dans son dos, sans qu'il ignore, pour autant, le moindre avis qui circule à son sujet. Sa réputation, il en rigole. Ça l'occupe quand il s'ennuie trop, dans son nouveau bureau à l'EHPAD – il n'a

pas encore commencé le tricot. Il n'en démordra pas, c'est un comble que ça suscite des commentaires. Si on en est rendu à trouver *fôôôôrmidââââble* qu'un médecin soit *humain*, avec des accents circonflexes et des bouches en cul-de-poule, c'est que la médecine va diablement mal. Ce qui, d'ailleurs, lui paraît probable. Mais c'est un autre sujet dont il n'a aucune intention de s'occuper ni aujourd'hui, ni demain, ni d'ailleurs à aucun moment d'ici sa retraite. Il a activé l'option *place aux jeunes*, et il s'y tiendra, y compris pour les grandes batailles philosophico-déontologico-politico approximatives.

Par la fenêtre de son bureau, Charles a vu s'avancer la femme qu'il attendait. Il l'a trouvée belle et il a été ému. Il a pensé que c'était injuste qu'on soit plus souvent touché par ce qui arrive aux beaux qu'aux laids. Aux minces qu'aux gros. Aux intelligents qu'aux crétins. Ou alors c'est juste lui et son regard bourgeois ?

Pendant qu'elle remontait l'allée, il l'a observée. Il a admiré sa démarche galbée. Elle avait juste la bonne hauteur de talons pour n'être ni vulgaire – trop haut –, ni banalement passe-partout – trop plat. À vue de nez, dans les sept centimètres, sept centimètres et demi. Oui, il s'y connaît en hauteur de talons, c'est ainsi, chacun ses petits secrets. Il le doit à une copine de fac, qui l'a initié aux charmes des chaussures féminines comme d'autres vous initient aux échecs ; il s'était pris au jeu au point de devenir, et de rester, un excellent élève.

C'est triste, ce qui frappe cette femme qui a rendez-vous à l'EHPAD. Et à défaut d'y pouvoir grand-chose sur le fond, il essaiera que la conversation à venir soit la moins pénible possible sur la forme.

— Professeur ? dit sa secrétaire en ouvrant la porte, M<sup>me</sup> Albin.

Elle s'efface pour laisser entrer la femme.

Il préférerait aller chercher les visiteurs lui-même en salle d'attente, avec simplicité. Ce serait plus chaleureux. Il n'a pas

besoin que l'on cite son titre à chaque fois, pas besoin que sa secrétaire serve sans fin d'entremetteuse. C'est trop guindé, trop protocolaire. Son côté potache s'en accommode mal. Il n'est pas la reine d'Angleterre, soyons sérieux deux minutes.

Il changera cette habitude qui date du médecin précédent. Bientôt.

En attendant, il serre la main de son interlocutrice, l'invite à s'asseoir, contourne son bureau pour s'installer dans son fauteuil, puis s'enquiert de son trajet. C'est la première fois qu'elle vient ici, et le lieu est un peu à l'écart de la ville, il est permis de s'inquiéter du temps qu'elle a pu perdre à chercher l'établissement.

— Vous savez, docteur, notre époque produit des voitures confortables, dotées d'inventions formidables comme l'auto-radio et le GPS. Le trajet s'est très bien passé, merci de votre sollicitude.

Il est surpris. Le ton est mordant. Pas mal aimable, mais vif, incisif, un peu rentre-dedans. Intelligent, de toute évidence, sans donner pour autant dans l'agressivité. Plutôt comme une façon de se positionner d'égal à égal. Ne pas se forcer à une amabilité feinte qui placerait la femme sous l'aile protectrice du médecin, comme le font – sans même y penser – la plupart des gens qu'il reçoit dans son bureau.

Elle doit être du genre à ne pas laisser passer grand-chose. Elle doit être brillante aussi, c'est perceptible au premier contact, comme une aura qui l'entoure. Il s'était figuré quelqu'un d'inquiet en face de lui, de fragilisé, de bancal. Or elle est là, campée, vivante. Un peu sur la défensive, sans doute, mais ne laissant pas la tension prendre le dessus. Il conviendra, ici, qu'il évite de trop imaginer les gens. Qu'il les laisse être. Quelques erreurs de jugement par anticipation seront ainsi évitées. Il vient juste d'arriver, il ne faudrait pas déjà prendre l'habitude de cataloguer son monde.

Il entame l'échange par quelques circonlocutions. Elle ne manifeste rien. Il ne perçoit aucune inquiétude. Un fond

d'agacement, peut-être, bien qu'il n'en soit pas sûr. Il a l'impression qu'aucune émotion tranchée ne circule. Elle est là, attentive, présente. Et plutôt neutre. Il devine la puissance de sa personnalité, mais lui prêter des sentiments, à ce stade, serait de la projection, voire de la pure interprétation. Soit elle est maître zen, soit elle cache bien son jeu.

Alors, parce que c'est son rôle et qu'il doit le tenir, il lâche enfin l'annonce prévue :

— Je suis ici depuis peu. À ce titre, j'étudie l'ensemble des dossiers, c'est l'occasion de porter dessus un regard neuf. L'état cognitif de votre maman, Rose Albin, me questionne pas mal, je l'avoue. Il n'est... pas très bon. Dégradé, même.

Il guette sa réaction. C'est dur, ce genre d'annonce, pour les enfants. L'imaginaire collectif est nourri de tout un tas de représentations pas sympathiques au sujet des vieux qui perdent la boule. Car pour parler vrai, *état cognitif dégradé*, voilà, c'est mamie ou papy qui yoyotent, quoi.

Il faut parfois laisser le silence prendre sa place, pour permettre que l'information soit intégrée. Les questions et les explications viennent après. Il faut du temps pour tout mettre à plat, entendre les angoisses et les ressentis, puis proposer des bilans, des protocoles, ou suggérer des décisions. Dans ces moments, il retrouve son envergure de grand ponton, sa capacité à gérer la complexité et à la rendre accessible. C'est plus intéressant que de rédiger des ordonnances pour des repas mixés, qui sont ensuite transmises à la cuisine centrale.

Il n'a pas besoin d'attendre longtemps. Elle répond vite.

— D'accord.

C'est tout.

C'est inhabituel. Il finirait par être plus déstabilisé qu'elle, à force. Curieux rendez-vous.

— Je sais que ce genre de nouvelle n'est pas simple, reprend-il. Je présume que vous avez peut-être des questions, des inquiétudes...



Elle lui coupe la parole avant qu'il ait pu finir.

— Docteur, je vous arrête tout de suite. C'est très aimable à vous de procéder en douceur, mais ne vous fatiguez pas. Je n'aime pas ma mère et elle ne m'aime pas non plus. Il en a presque toujours été ainsi, alors j'ai décidé de ne plus la voir dès que je l'ai pu. Nous vivons fort bien l'une sans l'autre. Enfin, moi en tout cas, je vis bien sans elle.

La femme croise ses jambes sous l'œil attentif de Charles.

— Ça s'est imposé au fil du temps, poursuit-elle aussitôt. À mes yeux, ma mère est une nuisible. J'ai mis toute la distance affective et physique nécessaires entre nous. Depuis, je m'emploie à maintenir cet éloignement. Qu'elle ait la peste ou le choléra m'indiffère. Vous aurez d'ailleurs noté que je ne suis pas une adepte des visites hebdomadaires, et pour cause : j'ignorais même qu'elle était dans cet établissement, avant votre appel. Je suis venue à titre exceptionnel, parce que votre demande avait l'air importante.

Charles joue avec son stylo, tic machinal. Il s'oblige à cesser avant que l'objet lui échappe. La femme le regarde droit dans les yeux.

— J'ai pensé qu'il fallait peut-être préparer sa succession ou quelque chose du genre. Ma mère est vieille, et riche. À défaut de souvenirs tendres, je compte qu'elle décède un jour, pas trop lointain de préférence, en me laissant de l'argent. Si je me suis déplacée pour apprendre qu'elle perd la tête, vu que je n'ai pas prévu de m'en occuper, ni chaud ni froid, merci pour la promenade et au revoir. Je m'en retourne chez moi.

Ah. Bon.

Après tout, pourquoi pas. Il n'est pas l'intime des familles, il ne connaît pas leur histoire. On ne choisit pas sa mère et on ne choisit pas sa fille, pourquoi devrait-on s'adorer, hein ? Il va gagner du temps et économiser de l'empathie. Son interlocutrice va s'éviter de la souffrance. C'est parfait.

Il reste cependant une précision à amener. Charles s'éclaircit la voix avant de se lancer.

— Je suis heureux pour vous que la nouvelle vous affecte si peu. Néanmoins, je me dois de vous contredire sur un point. L'éloignement entre votre mère et vous ne va pas pouvoir durer sur le même mode, du moins pas pour tout. Vous êtes son seul ayant droit, et il va falloir, vu son état de santé, envisager de prendre le relais dans la gestion de son patrimoine. À cet effet, il serait judicieux que vous rencontriez notre assistante sociale. Elle vous expliquera les démarches nécessaires, notamment pour la tutelle. Il est important que vous soyez au courant des possibilités qui s'offrent à vous, et selon quelles modalités elles peuvent être mises en œuvre.

Si l'annonce de l'état de sa mère ne l'a pas troublée, cette dernière tirade laisse la femme pantoise.

— Vous voulez rire ? réussit-elle à articuler.

— Je crains que non, lui répond Charles d'une voix aussi neutre que possible. Votre mère ne va bientôt plus être en état de gérer seule son patrimoine. Et comme vous l'avez précisé, elle est riche. Il faut donc que sa fortune soit administrée, et ses intérêts – oserais-je dire les vôtres ? – préservés.

— Et donc ? En quoi cela me concerne-t-il ? S'il lui faut un tuteur, trouvez-lui-en un. Je ne suis pas volontaire.

Il se sent obligé d'évoquer la loi et de préciser qu'elle ne peut pas disparaître dans la nature, même si elle peut opposer certains refus, malgré tout. Il précise qu'il vaut mieux qu'elle accepte de regarder ce qu'il en est, au calme avec l'équipe, qu'elle prenne part aux choix et aux orientations, plutôt que d'être convoquée, *a posteriori*, et mise devant le fait accompli. Les décisions prises sans son accord pourraient ne pas lui convenir. Pour tempérer, il ajoute que l'équipe peut entendre ses réticences et ses limites.

Elle le coupe de nouveau.

— Docteur, vous m'emmerdez ! Gardez votre chantilly pour vous.

Elle se lève d'un bond et se dirige vers la sortie, de sa démarche parfaite. En plus d'avoir la bonne hauteur de talons, ses escarpins sont magnifiques. Cuir épais, mais souple, courbure idéale, couleur rouille sombre. C'est stupide, il en convient, mais il ne peut s'empêcher de penser que l'esprit d'une femme se juge en partie sur sa capacité à se chausser. C'est une vision macho, en plus d'être à peu près n'importe quoi en matière de raisonnement. Tant pis. Il assume. La concernant, les chaussures sont irréprochables.

Elle sort en claquant la porte. Entend-il vraiment : *Mais qu'elle crève, cette vieille conne, et qu'on n'en parle plus*. Il hésite entre l'indignation et le fou rire. C'est nerveux, bien sûr. Mais ce n'est pas si souvent qu'on lance ce genre de réplique à la sortie de son bureau. Un peu d'inattendu ne saurait nuire.

Au demeurant, *la vieille conne* – il laisse à Barbara Albin la responsabilité du terme – ne semble pas partie pour crever tout de suite, même si à cet âge, rien n'est tout à fait sûr. Côté constantes vitales, Rose Albin est au taquet. Il faudra très probablement que sa fille et lui se revoient. La perspective ne lui déplaît pas. Il se sent étrangement dynamisé par son foutu caractère. Quelques gouttes de peps, dans le ronron de la maison de retraite, ça le réjouit d'avance.

Avec un peu de chance, sa grande tendance à l'ennui, qui le minait ces derniers jours, va se trouver reléguée au second plan pendant quelques jours.



### 3

CETTE étudiante étonne beaucoup Barbara.

D'emblée, elle est attachante, autant qu'elle semble à côté de la plaque. À se demander comment elle est arrivée jusqu'en licence. Elle a pourtant l'air heureuse d'être là. Presque trop. On dirait que c'est Noël tous les jours. Barbara est ravie que l'on soit ravi de suivre ses cours, il n'y a pas de souci là-dessus. Ça pourrait même avoir un petit côté grisant. Mais étant de nature vigilante, trop sans doute, ses antennes l'ont détecté – il y a quelque chose qui cloche. La littérature comparée réclame un bon esprit critique et des capacités à prendre du recul. Boire les paroles du prof, c'est un début honorable. Les analyser et les discuter, c'est mieux. Avec justesse, sans se complaire à couper les cheveux en quatre, serait idéal. Et bien sûr, ce n'est pas inné. Une partie du travail de prof de fac consiste à transmettre aux étudiants les compétences nécessaires pour appréhender cette complexité. Comme Joséphine Baker, Barbara a deux amours : la littérature et l'esprit critique.

Avec cette étudiante, pourtant, tout ce que Barbara tente concernant ce dernier point semble voué à l'échec. On dirait une collégienne amoureuse du prof de sport. La jeune femme absorbe la moindre des phrases de Barbara comme si elle tombait en direct de l'évangile. Sans aller jusqu'à tenter l'expérience, Barbara suppose que l'étudiante serait capable d'accepter d'elle un argument et son contraire, du moment qu'ils seraient énoncés avec aplomb. Elle a donc l'intention de lui proposer

un rendez-vous pour s'entretenir avec elle. Si elle ne change pas d'attitude, elle se prépare des lendemains qui déchantent aux examens. Et Barbara aurait tendance à ajouter : dans sa vie aussi.

Un de ces jours, il faudra que Barbara demande à ses collègues si la demoiselle agit de la même façon avec eux, ou si c'est sa seule matière qui lui inspire cette soumission. Dieu que ce mot est laid.

On verra plus tard, se dit-elle. Pour l'heure, Barbara est fatiguée – elle vient de donner quatre heures de cours après une nuit d'insomnie – et elle meurt de faim. Quitter la salle de classe est un soulagement. Elle n'avait pas envie d'y entrer ce matin, elle est heureuse d'en partir, c'est cohérent. La pause-déjeuner ne sera pas du luxe.

Antonio l'attend devant son bureau, comme convenu. Sa jolie gueule d'Italien est toujours aussi plaisante à regarder. C'est l'avantage de travailler dans une université qui accueille des doctorants étrangers : le vivier de jeunes amants très acceptables est bien pourvu et régulièrement renouvelé. Que Barbara ait plus du double de leur âge, et que ça n'aille pas en s'arrangeant, lui importe peu. Elle n'ignore pas qu'elle est une belle femme – elle déploie une certaine énergie pour le rester – et n'a, de plus, aucune intention d'épouser l'un d'entre eux. Ils s'amuse, elle s'amuse, c'est parfait. Certains des collègues de Barbara trouvent sa vie sentimentale pathétique. Elle en rit. Et lorsqu'elle a connaissance de ce type de jugement, Barbara se met en devoir d'en faire des tonnes. Il ne faut pas décevoir son public.

Ce midi, Barbara a décidé d'emmener Antonio au restaurant. Elle a besoin de se changer les idées. L'entrevue de la veille, avec le médecin coordonnateur de la maison de retraite de sa chère mère, l'a déprimée. Pourtant, sa mère n'était plus arrivée à la déprimer depuis des années, malgré un passif de niveau olympique dans ce domaine. Barbara était satisfaite de ce *statu quo*. Le voir rompu est sans conteste de l'ordre de la très mauvaise surprise.

Sa *chère mère*... Pourquoi diable cette formulation si éloignée de la réalité lui est-elle venue à l'esprit ? La sémantique est parfois insondable. Son abominable, immonde, méprisable génitrice. Voilà ce qu'elle pense réellement.

Dans la petite salle voûtée de son restaurant préféré, tandis qu'Antonio déguste un foie gras aux figues, Barbara se contente de contempler sans envie ses Saint-Jacques aux épices. Elle adore ces coquillages, mais se doit d'admettre qu'elle a l'estomac hors service, alors qu'elle était affamée un peu plus tôt. Elle déteste devoir le constater, elle est touchée. Sa mère perd la tête, là-bas, dans sa maison de retraite. Et alors ? Qu'elle devienne gâteuse dans son coin et qu'on n'attende rien de Barbara, cela ne la concerne pas. Sa mère ne la concerne plus depuis longtemps.

Elle voudrait goûter ses Saint-Jacques en s'émerveillant de la finesse des saveurs. Parler de son étudiante trop sage, de l'avancement de la thèse d'Antonio, des derniers potins de la fac, où ils tiennent peut-être le haut de l'affiche en tant que couple sulfureux. Elle voudrait agiter ses rangées de bracelets pour qu'ils tintent, remettre une de ses mèches bouclées derrière son oreille en riant un peu trop fort, admirer la barbe d'Antonio entretenue pour avoir l'air de ne pas l'être. Elle voudrait de la légèreté et du futile, comme elle en invente, dans toute situation, en temps normal.

Mais aujourd'hui, le chef d'orchestre a oublié sa baguette. Les silences sont longs. Antonio n'a pas l'air d'apprécier l'ambiance. Ni d'avoir envie, à titre exceptionnel, d'endosser le costume du maître de cérémonie, celui qui relance la conversation et comble les blancs. Les choses sont claires : il ne sortira pas de son rôle de bel amant entretenu et soumis. Il se désintéresse de ce qui rend Barbara lointaine, triste ou fâchée. Lui aussi préfère le futile et le léger. Ce n'est pas Barbara qui pourrait l'en blâmer.

À peine sa souris d'agneau terminée, et sans attendre le dessert, Antonio déclare qu'il doit s'éclipser. Qu'il a un rendez-vous important pour sa thèse. Rendez-vous tout juste sorti d'un

chapeau, et qui tombe comme par magie dans la conversation. Initialement, ils devaient passer une partie de l'après-midi ensemble, chez Barbara. Cette dernière ne relève pas l'étonnant changement de dernière minute. Elle n'a aucun goût pour jouer les *pasionaria* trahies qui pleurent en claquant les portes. Elle n'est pas italienne, elle !

Antonio s'est levé, il l'embrasse sur le front – sur le front, oui. Se rend-il compte de l'humiliation d'un tel au revoir ? Barbara reste impassible tandis qu'il quitte le restaurant sans se retourner.

Pour la première fois depuis qu'ils se fréquentent, Barbara a l'impression d'être sa mère. Ce qu'elle pourrait être, là n'est pas la question. Simplement, cette réalité ne lui était jamais apparue avec une telle précision, et le flou était plus confortable.

Elle présume qu'elle en est quitte pour chercher un nouvel amant. Merci Rose, son cerveau qui part en sucette, et son foutu médecin.

Prendre une double ration de dessert semble, dans ce contexte, la seule option acceptable.



*FINIE la maternité, retour à la maison. Rose est heureuse de rentrer et de retrouver son petit cocon. Ses repères. Son rythme. Les lumières crues des couloirs commençaient à la fatiguer. Les effluves trop puissants de l'hôpital la dérangent, comme les visites répétées des infirmières. Rien ne doit venir perturber son plaisir de sentir l'odeur de sa fille. De la contempler. De faire avec elle à sa façon. Rose a besoin de se reposer, maintenant. Elle recommence à sentir la densité du sol sous ses pieds. Elle ne survole plus les journées portée par un souffle léger. Mais elle se sent bien quand même.*

*Dans la petite chambre aux couleurs naturelles, préparée avec soin durant ses derniers mois de grossesse, Rose s'assoit souvent pour regarder sa fille dormir. Elle pose la nacelle du landau, d'un vert d'eau tout doux, au milieu du lit à barreaux. Barbara est trop petite encore pour y être couchée directement. Rose écoute le souffle rapide de l'enfant, elle admire ses petites mains délicates, entourant son visage pendant le sommeil, tressaillant parfois. Ce sont des moments d'une grande douceur. Des moments de calme, où Rose se reconnecte à son émerveillement premier. Pourtant, quelque chose la chiffonne. Elle ne parvient plus à ressentir la fantastique décharge de joie du premier jour. Elle aimerait, mais ça s'est estompé. Ce n'est pas grave. Ça reviendra, elle l'espère.*

*Le reste du temps, c'est plus compliqué. Barbara pleure beaucoup. Trop pour la fatigue de Rose, puisque la fatigue est revenue. Quand elle est réveillée, la petite hurle la majeure partie du temps. Enfin, c'est l'impression qu'en a Rose et, pour cette raison, elle redoute en*

*permanence le premier cri. Ensuite, la litanie sera sans fin. Par moments, elle est tendue. Elle n'arrive pas à dormir suffisamment, ni à récupérer. Préparer à manger, faire les lessives et la vaisselle, commence à lui paraître insurmontable, certains jours. Ses angoisses de fin de grossesse semblent planer de nouveau au-dessus de sa tête, et ça ne lui plaît pas.*

*Le pédiatre diagnostique un reflux gastro-œsophagien chez Barbara. Il prescrit un traitement. À Rose aussi, le médecin rédige une ordonnance. Je ne veux pas que la fatigue vous terrasse, dit-il. L'expression la fait frissonner. Elle non plus, elle ne veut pas.*

*Pendant quelques jours, Rose retrouve un meilleur moral, et l'espoir d'une amélioration. Elle range la cuisine et s'achète les premières fraises de la saison – son péché mignon. Elle écoute la radio. Elle dort un peu mieux et contemple, toujours fascinée, la perfection de l'enfant pendant son sommeil.*

## 5

COMME chaque jour en arrivant à l'EHPAD, Lise fait escale en salle du personnel, ouvre son casier pour en sortir ses affaires, enfle sa blouse d'aide-soignante, ses Crocs blanches confortables, et se connecte sur le logiciel interne qui permet de consulter les transmissions. Le trop petit bureau où est installé l'ordinateur est encombré de dossiers et de papiers médicaux en tous genres, de l'ordonnance au compte rendu d'hospitalisation. La cadre a encore du retard dans le classement. Classique, pour ne pas dire systématique. Lise déplace une pile d'enveloppes encore fermées, pour pouvoir manier la souris de l'ordinateur, et commence à lire ce qui s'affiche sur l'écran.

M. Ruel.

A sonné trois fois en début de nuit. Angoisses habituelles. ½ Lexomil à 22 h 32.

M<sup>me</sup> Carista.

A refusé la douche ce matin. À prévoir demain. Mauvaise humeur fréquente ces jours-ci, quelques (rares) signes d'agressivité. Situation à réévaluer avec le D<sup>r</sup> Bodier ?

M<sup>me</sup> Albin.

Désorientation marquée. Veiller à ce qu'elle n'inverse pas son rythme nyctéméral. Plusieurs interventions

cette nuit pour lui indiquer qu'il fallait se coucher et dormir (déambulation, télé allumée...).

M<sup>me</sup> Féruit.

Soins d'escarre à poursuivre. Amélioration en cours.

Les *transmissions*, dans le jargon des maisons de retraite, ce sont les informations qu'il faut se passer d'une équipe à l'autre, afin de poursuivre la prise en charge des patients avec la plus grande pertinence possible. À portée de main, Lise garde son vieux mug en porcelaine rempli de café chaud dont l'odeur seule la réconforte. Effacée par les lavages, on devine encore l'inscription : Vivement la retraite !

Lise préfère les transmissions orales. Elle a beau être jeune, elle se sent de la vieille école, dans ce domaine. Elle les a un peu vécues sur certains lieux de stages, lors de sa formation. Elle aimait regarder les visages, les mains, écouter les voix, les intonations, quand l'équipe sortante briefait celle qui entrait. Elle trouve que les corps, les mouvements et la musique en disent long, aussi. Parfois plus qu'une phrase expéditive tapée avec l'envie de rentrer chez soi. Mais elle reconnaît que l'écrit, on peut y revenir au besoin pour vérifier un élément qui échappe. Qu'on obtient, de cette manière, des infos qu'on n'aurait pas autrement. Que ça permet parfois de remonter le temps et de vérifier un événement qui date de plusieurs jours, voire de plusieurs semaines et qui est sorti de la mémoire du soignant. Et puis au bout du compte, ces détails qu'elle aime dans les transmissions orales, tout le non-verbal, il existe d'une autre façon dans les transmissions écrites. Chacun y a son style : celui qui est minimaliste, celui qui est purement clinique, celle qui est bavarde, celle qui manie l'humour, celui qui utilise la ponctuation d'une manière fantaisiste... Et quand l'un ou l'autre sort de son rôle, c'est le signe qu'il s'est passé quelque chose de particulier. L'écrit n'entraîne pas une perte sèche, il est juste différent. Alors va pour l'informatique.

Ce matin, pas grand-chose à signaler, le train-train de la maison.

— Salut Lise, lance Éric qui passe en coup de vent.

Il est entré, blouse ouverte sur une chemise à carreaux du meilleur effet au rayon *démodé*. Éric a toujours un petit air vieillot, malgré sa quarantaine encore fraîche, et sa calvitie naissante n'y est sans doute pas pour rien. Au moins porte-t-il un parfum agréable, assez léger, aux notes d'agrumes. Son air vieillot n'inclut pas la senteur naphthaline. Il a pris un dossier, est ressorti avant même que Lise ait pu envisager de lui répondre. Elle lui adresse un signe de la main, malgré tout, par réflexe. Éric est infirmier. Caractère difficile, mais Lise l'aime bien. Beaucoup le trouvent rigide. Il l'est. Beaucoup le trouvent désagréable. Il ne l'est pas toujours. Et du point de vue de Lise, pas souvent. Il lui arrive d'être *décalé* dans l'échange, comme s'il n'en percevait pas tous les sous-entendus, tous les fonctionnements codifiés. Ou alors, il les perçoit, mais il s'en fiche, il joue sa partition sans chercher à arrondir les angles. Après lui le déluge, en quelque sorte. Lise s'en contrefout. Elle non plus n'est pas toujours, pas souvent en phase, surtout quand elle fréquente des gens de son âge. Elle aussi, on la perçoit comme *décalée*. Il veut dire quoi, au fond, ce mot ?

Au début, Lise a été déstabilisée par l'attitude d'Éric, et puis elle a compris que c'était son fonctionnement. Depuis, elle le prend comme il est. C'est un pro d'une rare compétence, prêt à partager son savoir quand il est bien luné. Aux yeux de Lise, c'est le principal.

Elle termine de prendre connaissance des transmissions puis ferme sa session. Elle s'étire et se masse le cou avant de se lever. Cette salle du personnel, borgne, petite et encombrée, est aussi peu accueillante qu'il est possible de l'être, il n'y a pas à tergiverser. Ça tombe bien : c'est l'heure d'y aller. Le moment de plonger dans le fracas du rythme soutenu qu'on leur impose – d'aucuns disent infernal. Elle veille à ne pas traîner sur les

transmissions. Là-dessus, elle est d'une vigilance aiguisée. Se garder quelques petites marges de manœuvre dans la gestion de son temps auprès des patients passe par une discipline d'une rigueur absolue. Lise l'appelle *la trilogie secrète*: ne pas commencer en retard; à l'intérieur, ne pas penser à l'extérieur – déconcentration assurée; être d'une précision parfaite dans chaque geste. À ces conditions, et à ces conditions seulement, Lise arrive à prendre le temps d'une courte discussion avec Georges, d'une blague avec Simone, d'une vieille chanson ou d'un peu de lecture avec Rose. Les jours où le tourbillon la happe malgré elle, qu'elle renverse une carafe dans une chambre ou qu'elle se retarde sur une toilette, tout est fichu. Les chansons et les blagues partent aux oubliettes. L'époque n'est pas à avoir le temps, dans le soin comme dans bien d'autres domaines. Le prendre malgré tout demeure une option à laquelle Lise refuse de renoncer. Mais la lenteur reste un luxe incertain.

Elle respire un grand coup, par réflexe, affiche son plus joli sourire et referme derrière elle la porte de la salle du personnel. Ascenseur. Deuxième étage.

C'est parti.

Charles se cale dans son grand fauteuil en regardant par la fenêtre. Il a vu Lise passer un peu plus tôt, suivie de peu par Véronique. Éric est arrivé le premier, comme d'habitude. À cet instant, Charles a eu une intuition étrange. Il ne sait pas comment elle lui est venue, mais il l'a prise telle quelle. Son âge offre certains privilèges dont celui d'avoir un peu bourlingué du côté de ses émotions, dans le cadre de son travail. Il se sent désormais à peu près capable de les trier. En passant, il a tout appris sur le tas, et il en a bavé. La fac de médecine donne des compétences en anatomie, physiologie, pathologie, et autres sciences tout aussi savantes qu'essentielles, mais elle prépare mal à la dimension sensible du métier de toubib. Il a souvent clamé que c'était

une aberration de première. Il espère qu'elle sera corrigée par les nouvelles générations. En son temps, il a milité en ce sens.

Désormais, il est assez tranquille. Il parvient à peu près à discerner quand ses intuitions méritent d'être écoutées ou non. Il lui arrive de se planter, il n'est pas non plus M<sup>me</sup> Irma. Mais il retombe à peu près sur ses pieds au jeu de *Am stram gram, ce se-ra toi l'in-tui-tion que j'é-cou-te-rai*.

Et là, son intuition était qu'il fallait user d'humour. Tenter un pas de côté et se risquer au n'importe quoi. Cela lui est apparu comme une évidence, la seule option possible. Casse-gueule, certes. Mais toutes les autres, en tête desquelles la version sérieuse et responsable, lui ont semblé inutiles avant même d'avoir été essayées. Ce serait quitte ou double, mais il fallait oser un truc sans filet.

Il ne peut réprimer un bâillement et s'interroge. Va-t-il, ou non, reprendre une tasse de café ?

Au passage, cette prise de risque l'arrange bien. Mener la danse de cette façon pourrait lui apporter un peu de distraction. Il en a grand besoin. Un bref instant, il se demande même dans quelle mesure ce n'est pas son ennui quasi quotidien qui a fait naître l'intuition. Mais peu importe. Un peu d'animation ne le rendra que meilleur pour les résidents.

Il a donc rappelé Barbara Albin.

Il sourit en y repensant et passe sa grande main dans ses cheveux gris. Comme il le supposait, elle n'a pas répondu. Elle n'a donné aucun signe à l'EHPAD depuis leur entrevue, trois semaines auparavant. Il était plus que probable qu'à l'ère de la présentation des numéros, il tomberait, oh ben flûte alors, sur sa messagerie. Elle n'a aucune envie de lui parler, aucune intention de se manifester. C'est une évidence.

Alors il a laissé l'annonce se dérouler jusqu'au bout, a attendu le signal sonore, puis il a juste déclaré :

*« Bonjour, c'est le D<sup>r</sup> Bodier, de l'EHPAD des Genêts. Je me demandais, juste une idée en passant... vous savez tricoter ? Bonne journée ! »*

Et il a raccroché.

À partir de maintenant, avec un peu de chance, il va moins s'ennuyer. C'est déjà le cas, d'ailleurs, et comme dirait l'autre, pourvu que ça dure.

Premier round.



## 6

*RIEN ne soulage Barbara. Le pédiatre change trois fois le traitement, sans amélioration. Rose finit par ne plus oser le consulter pour ce problème. Elle recommence à vivre dans l'anxiété permanente d'interminables crises de pleurs. Elle n'y arrive pas, avec cette gamine. La regarder dormir en la trouvant belle n'avance à rien. Quand elle est née, elle l'aurait étouffée sous ses baisers, tellement c'était fort, cette envie de la serrer contre elle, tout le temps. Elle la reniflait, la caressait. Un bébé qui pleure est un bébé qui s'exprime, avait dit l'infirmière. Rose aimerait parfois que sa fille s'exprime moins.*

*Rose essaie de la bercer, lovée contre elle, et elle marche durant des heures en la portant. Elle fait des kilomètres avec sa fille dans les bras. Puis elle commence à se fâcher, après tout, c'est peut-être une provocation, de brailler de la sorte ? Peut-être convient-il de ne pas se laisser manipuler ?*

*Rien n'est efficace. Barbara pleure et Rose s'épuise. Ça finit par lui vriller le cerveau, à force. Rose a mal, tout son corps est douloureux. Elle a l'impression de courir un marathon chaque jour. Elle est percluse de courbatures.*

*Vient la première fois où Rose hurle. Cela l'effraie elle-même. Quelle est cette force tellurique qui la traverse, qui jaillit en vociférations bestiales ? Lorsque cela se reproduit, Rose constate qu'elle pourrait y prendre goût. Brailler décharge le trop-plein de tension, phénomène en miroir, inconscient, entre la mère et la fille. Ses épaules se relâchent, ensuite. Mais est-ce bien elle, ce monstre tonitruant ? Est-ce la même Rose qui s'enivre avec l'odeur de la petite, qui s'émerveille de ses boucles brunes ?*